

JÉRÔME GARCIN

**L'ÉCUYER
MIROBOLANT**

roman

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Récits

LA CHUTE DE CHEVAL, Gallimard, 1998 (prix Roger Nimier). Folio, n° 3335, édition augmentée. La Bibliothèque Gallimard, n° 145, présentation et dossier de Geneviève Winter.

BARBARA, CLAIRE DE NUIT, La Martinière, 1999. Folio, n° 3653, édition augmentée.

THÉÂTRE INTIME, Gallimard, 2003 (prix Essai France Télévisions). Folio, n° 4028, édition augmentée.

BARTABAS, ROMAN, Gallimard, 2004 (prix Jean Freustié). Folio, n° 4371, édition augmentée.

SON EXCELLENCE, MONSIEUR MON AMI, Gallimard, 2008 (prix Prince Pierre de Monaco, prix Duménil). Folio, n° 4944, édition augmentée.

Romans

C'ÉTAIT TOUS LES JOURS TEMPÊTE, Gallimard, 2001 (prix Maurice Genevoix). Folio n° 3737.

LES SŒURS DE PRAGUE, Gallimard, 2007. Folio n° 4706.

Journal

CAVALIER SEUL, Gallimard, 2006. Folio, n° 4500, édition augmentée.

Essais

POUR JEAN PRÉVOST, Gallimard, 1994 (prix Médicis Essai; Grand prix de l'Essai de la Société des Gens de Lettres). Folio, n° 3257.

LITTÉRATURE VAGABONDE, Flammarion, 1995. Pocket, n° 10533, édition augmentée.

PERSPECTIVES CAVALIÈRES, Gallimard, 2003 (prix Pégase de la Fédération française d'équitation). Folio, n° 3822.

LES LIVRES ONT UN VISAGE, Mercure de France, 2009.

Suite des œuvres de Jérôme Garcin en fin de volume.

L'ÉCUYER MIROBOLANT

JÉRÔME GARCIN

L'ÉCUYER
MIROBOLANT

roman

nrf

GALLIMARD

à Bartabas

Toujours le cheval! Tout ce qui m'est
arrivé de bon m'est venu par le cheval.

ÉTIENNE BEUDANT

Étienne Beudant est l'écuyer le plus
mirobolant que j'aie jamais rencontré. Son
travail de haute école tenait de l'invrai-
semblable.

GÉNÉRAL DECARPENTRY

Dax, 16 janvier 1949

On aurait dit que, venu pour l'occasion du désert africain, un dromadaire blatérait derrière le mur et faisait l'intéressant mais ce n'était que l'ébrouement rauque d'un cheval de trait sonné par l'hiver gascon. Les grandes roues du corbillard, tiré par un frison noir charbon à la crinière bien tressée et à la démarche avantageuse, crissèrent alors sur le gravier blond du cimetière. C'était un jour de brume froide et de lassitude. Dans l'air cotonneux se jouait un mystérieux ballet d'ombres où brillaient, d'un éclat incongru, les ors de quelques uniformes.

Les Dacquois ne s'étaient pas déplacés. On eût dit qu'on enterrait un étranger. Le mort n'était pas d'ici. Il ne serait pas visité. Inutile de l'accompagner. Paru la veille dans le journal, dont les gros titres annonçaient l'ouverture du procès de Victor Kravchenko et le remplacement de Henri Queuille

par Maurice Petsche au ministère des Finances et des Affaires économiques, un entrefilet avait découragé jusqu'aux retraités de la ville, qui assistaient pourtant à toutes les funérailles comme ils s'abonnaient à la saison culturelle du théâtre municipal : pour occuper le temps et sortir de la naphthaline leurs habits du dimanche.

On y annonçait le décès, à l'âge de quatre-vingt-six ans, du capitaine Étienne Beudant, né à Paris en 1863, qui avait servi la France en Algérie et au Maroc, et qui était, précisait la gazette, « un écuyer à la renommée internationale ». Pas d'adresse pour les condoléances. Pas de famille non plus à qui les envoyer. Pas de regrets éternels. Pas même une photographie. Seulement le jour et l'heure des obsèques.

Le gardien avait ouvert tôt la grille en fer forgé par où passent ceux qui sont morts et ceux qui, les escortant, font semblant d'oublier qu'ils le seront bientôt. Derrière le corbillard, Driss, un Marocain habillé d'une gandoura blanche, tenait en main un cheval bai et sellé qui dodelinait de la tête avec fatalisme. Symbole, ici-bas, de la mort d'un héros, les bottes trop cirées du disparu avaient été placées à l'envers dans les étriers, talon vers les épaules de l'animal, pointe vers les hanches. Un fantôme à cheval avançait de dos vers son tombeau et faisait face à la poignée de processionnaires venus lui rendre un ultime hommage.

Parmi les militaires, un général chamarré, c'était Albert Decarpentry, qui avait les jambes convexes et les genoux concaves de l'indécrottable cavalier, même à pied; le lieutenant-colonel Margot, écuyer en chef du Manège de Saumur, tout droit dans son habit de deuil, le lampion sous le bras; le commandant Bouhet, médaillé de guerres lointaines; et l'intrigant colonel John A. Barry, de la cavalerie des États-Unis d'Amérique. Parmi les civils, René Bacharach, parfumeur et homme de cheval; M. de Lignerolles, directeur de la librairie Berger-Levrault, éditeur à Paris, 5 rue Auguste-Comte, sixième arrondissement, de traités, manuels et méthodes d'équitation; et René Coumet, palefrenier, emmitouflé jusqu'au menton dans sa douleur muette. En retrait, comme intimidée par la cérémonie, une femme suivait ce maigre cortège d'hommes vieux et tristes, un bouquet de roses blanches à la main, c'était Jeanne Darrieussecq, qui avait été la garde-malade du mort et, chuchotant des prières derrière son voile noir, continuait de vouloir lui parler, le bercer.

Un curé pressé lut un psaume avec l'accent, confia à Dieu l'âme d'Étienne Beudant, « fils d'Albert, Marie, Emmanuel Beudant et d'Anne Charrey », le cercueil fut descendu au fond de la fosse, les officiers firent le salut, René Coumet lança un fer rouillé de la belle Vallerine qui claqua sur le bois, Jeanne s'agenouilla, et le petit groupe quitta en silence le cimetière sans que le brouillard se soit levé.

Face à la pierre où venait d'être gravée la devise du capitaine, que la solennité du moment rendait encore plus insolente — « Pour arriver vite, aller très lentement mais assurer chacun de ses pas » —, seul resta Driss, immobile, les yeux fermés, indifférent aux mouvements de tête métronomiques de son cheval, qui s'impatientait et tapait du pied. Une cloche fêlée tinta de l'autre côté de la ville. Il sortit un livre relié au dos cassé à force d'avoir été ouvert et lut à voix basse deux sourates : « Le démon n'ose pas entrer dans une tente gardée par un pur-sang » et « Le cheval est un cadeau de Dieu à l'homme ». Et puis, de sa main ambrée, il ramassa un peu de terre fraîche sur la tombe, la mit dans un sachet avec une prévenance d'archéologue, extirpa de sa poche une poignée de sable du désert, la jeta au pied de la croix, et quitta le cimetière à l'entrée duquel son cheval déposa délicatement, dans un flic-flac régulier, une grappe harmonieuse de crottins verts.

Saumur, octobre 1887

Enfin, il était à Saumur. Son rêve se réalisait. D'émotion, il en tremblait un peu. Depuis son plus jeune âge, il collectionnait tout ce qui se rapportait à la célèbre École de cavalerie, fondée en 1825 par Charles X. Les gravures, les cartes postales, les statuettes, les brochures et même une houssine en bois de houx dont le commandant Dutilh aurait fait usage en dressage et qu'un oncle habitant l'Anjou lui avait fait offerte pour Noël.

Étienne connaissait par cœur le nom de tous les écuyers en chef qui avaient officié dans ce temple de la belle équitation, de Jean-Baptiste Cordier à l'actuel commandant de Piolant, en passant par le fameux comte d'Aure et le légendaire général L'Hotte. Il savait ce que l'on devait aux uns et aux autres : à Cordier, le travail de sauteurs en liberté ; à d'Aure, adepte du steeple, de la chasse et du per-

çant, d'avoir révélé, par contraste, le génie artistique de son rival, François Baucher ; et à L'Hotte, la descente d'encolure et le parti pris de la légèreté. Émerveillé, le jeune homme n'aspirait désormais qu'aux cabrioles, pesades, courbettes, croupades, et à tous les bondissements qui rendaient si aériens ces animaux lourds. Il aurait tant voulu assister à l'exploit du capitaine de Saint-Phalle, qui avait fait galoper en arrière et en ligne droite sa jument Marcelle. Et, à son tour, il espérait réussir un jour le fameux exercice de l'École de cavalerie où l'on voyait un écuyer sauter une table chargée d'un service complet de douze couverts avec des pyramides de fruits et des jardinières de fleurs. Il était idéaliste et généreux.

En pénétrant dans la cité protestante, Étienne cachait son bonheur de peur qu'il n'attire les quolibets et ne s'ébrèche. Il avait vingt-quatre ans et l'assurance que l'armée seule lui donnerait l'occasion d'exprimer, sans qu'on la voie, sa passion inavouée pour les chevaux.

À quand remontait-elle et d'où venait qu'elle était si impérieuse ? Du jardin des Tuileries, où sa mère l'emmenait lorsqu'il était enfant et le hissait sur un poney shetland pelucheux auquel un monsieur en haut-de-forme faisait exécuter, avec une baguette en noisetier, un si amusant pas espagnol ? De l'Hippodrome de l'Alma, où il était fasciné par ces gros frisons noirs qui se mettaient debout ensemble comme des chiens savants attirés par le sucre et où,

après le spectacle, il traînait des heures dans les écuries peuplées de quelque deux cents chevaux impatients et ronflants? De ce cirque éclairé par de grands lustres où il avait vu Mlle Adèle, avec beaucoup de naturel, sortir de la piste à reculons, et sans bride, sur un cheval blanc de lait? Des promenades au bois de Boulogne, où il regardait passer, au galop sur les allées cavalières, de jolies amazones vêtues de vestes à la hongroise accompagnées d'hommes en chapeau melon? Des romans d'Alexandre Dumas, et leurs incessantes cavalcades de mousquetaires? Ou n'était-ce pas simplement de la détestation de la grande ville? Car il avait éprouvé très tôt le goût de l'évasion, l'envie d'être transporté à l'autre bout du monde, de franchir les montagnes et d'atteindre les déserts. À l'école, il n'avait que des camarades. Il s'était déjà choisi ses amis pour la vie, ce serait les chevaux.

Dans le train qui, depuis Angers, longeait lentement la Loire sur laquelle clapotaient des gabarres indolentes, Étienne s'était remémoré ses années de formation. Parce qu'il avait lu Stendhal, il avait le goût de l'ambition et celui des bilans provisoires. Sur de petits carnets, il notait, en signes cabalistiques, afin que nul ne pût percer son secret ni déchiffrer sa stratégie, les étapes de sa carrière et les progrès de sa réussite.

Il n'avait pas perdu de temps et la chance, pensait-il, lui avait souri. Engagé volontaire, en 1883,

au 23^e dragons cantonné à Meaux, matricule 1705, classe 1882, il avait servi sous les ordres du baron François Nicolas Guy Napoléon Faverot de Kerbrech. C'était un homme de cinquante ans, mince, grand, distingué, aux cheveux châtain clair, à la moustache et à l'impériale blondes. Son buste était court mais ses jambes, très longues, semblaient faites pour épouser les flancs des chevaux; elles tombaient à la verticale, aussi droites que des étrivières lestées de lourds étriers. Étienne respecta le colonel, par ailleurs inspecteur général permanent des remontes, mais il admira surtout le cavalier qui, chaque matin, avec ponctualité, exigence, et une grâce presque suspecte, montait, en carrière ou dans le manège, ses chevaux, parmi lesquels Jambe d'argent, Bouton d'or, Conspirateur et Gaieté, une jument baie surnommée « la reine des rallyes ».

Le régiment ne bruissait que du jour où elle s'était emballée, avait quitté le terrain de manœuvre à un train d'enfer pour dévorer, à bride abattue, les six kilomètres qui la séparaient de la bonne ville de Meaux. Là, elle avait battu le pavé dans un fracas de casseroles qui s'entrechoquent, renversé des étals multicolores de fruits et légumes, affolé les badauds, et puis elle était entrée au grand galop dans la cathédrale, dont le portail était ouvert, et n'avait finalement consenti à s'arrêter que dans le chœur, face à l'autel. Le lieutenant qui la montait et, accroché à l'encolure, était resté en selle, avait mis alors pied à

terre pour s'agenouiller, le képi sous le bras, devant la croix. On ne sut pas si c'était pour remercier Dieu de l'avoir épargné ou pour s'excuser d'avoir mis sens dessus dessous la maison du Seigneur. Afin d'honorer l'exceptionnelle vaillance, la redoutable endurance et la louable piété de la fugueuse, Faverot de Kerbrech décida de l'ennoblir et demanda que, sur son livret, l'on inscrivît désormais « La Gaieté ». Cela changeait tout.

Au 23^e dragons, Étienne faisait le service minimum. Il lui arrivait d'échapper aux exercices pour venir observer, camouflé derrière un arbre ou dans la pénombre du club-house, son chef austère que l'équitation semblait assouplir et libérer d'un poids obscur. Ce qui le troublait le plus dans la manière de monter du colonel, de se promener au tout petit galop dans la cour du quartier, de changer de pied avec des aides invisibles, c'est qu'elle n'avait rien de militaire. Aucun geste brutal, pas la moindre violence, jamais un mot plus haut que l'autre. Au contraire, une douceur voluptueuse, une légèreté... comment dire? artistique, oui, artistique. Un sergent lui avait révélé que Faverot de Kerbrech avait été l'un des derniers disciples du légendaire François Baucher et qu'il devait sa technique au vieux général Fleury, grand écuyer de Napoléon III dont il avait été autrefois l'officier d'ordonnance, sa mission paradoxale consistant alors à monter les chevaux de l'empereur pour les rendre à la fois dociles et téméraires, soumis et majestueux.

Étienne venait de découvrir que le dressage est un héritage.

Tout ce qu'il entendait et voyait, Étienne, lorsque venait l'heure de la reprise donnée par le lieutenant Wagner aux sans-grade, tentait de le reproduire, d'abord maladroitement, ensuite avec plus d'assurance, les flexions de mâchoire à pied, et puis, à cheval, ce troublant et toujours énigmatique « main sans jambes, jambes sans main » préconisé avec autorité par son officier. Chaque reprise se terminait par une séance rituelle et confuse de saut d'obstacles : dans une poussière aveuglante et en colonne de peloton, le cul dans la charrette, le pied dans la gourmette, les élèves franchissaient au galop une haie, un tronc d'arbre, un mur et une douve. Parfois aussi, afin de travailler la descente des jambes, on leur ordonnait de galoper sur vingt kilomètres avec une pièce de dix sous placée entre le genou et la selle. À l'arrivée, elle ne devait pas avoir bougé d'un millimètre.

— Pensez, hurlait Wagner en guise d'encouragement, à vos aînés qui ont eu la gloire de charger à Reichshoffen ou à Sedan avec le général de Galliffet !

Sans efforts, Étienne gravit les échelons : de brigadier, il devint fourrier, et puis maréchal des logis. C'était un jeune homme industrieux et appliqué. Il savait qu'il ne devait compter, pour monter en grade, que sur son opiniâtreté. Car il n'avait pas eu

Photocomposition *CMB* Graphic
44800 Saint-Herblain



L'écuyer mirobolant

Jérôme Garcin

Cette édition électronique du livre *L'écuyer mirobolant*
de Jérôme Garcin

a été réalisée le 25/01/2010 par les Editions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé
d'imprimer en janvier 2010 (ISBN : 9782070121823)

Code Sodis : N31686 - ISBN : 9782072308147